

Sur les pas de Paul Arène à Canteperdrix

Avec des aquarelles originales de Svitlana Rasymiene

S. Rasymiene

Il n'est de sûr que la nature

Ce recueil de morceaux choisis constituera pour beaucoup une première rencontre avec des textes de Paul Arène qu'on classe traditionnellement, par facilité, dans les contes mais qui sont souvent des nouvelles diversifiées, des textes courts qui fonctionnent comme des récits dans lesquels la fantaisie et la poésie se dévoilent.

Il y a encore quelques années, les ouvrages de Paul Arène étaient devenus presque introuvables, les éditions rares et réservées à des privilégiés ou des passionnés, le résultat était une impossibilité de se procurer ces publications. Aujourd'hui, grâce à des initiatives convergentes, l'accès à ses livres est plus aisé et un nouveau lectorat peut ainsi découvrir, au-delà des clichés et des poncifs, l'originalité de son œuvre. La politique de conservation patrimoniale de la littérature Française mise en place par la B.N.F. rend possible le téléchargement en ligne de plusieurs ouvrages ou leur achat sur support papier, tandis qu'une offre en format numérique de type Kindle existe également.



Paul Arène est un écrivain injustement méconnu, l'école ne lui a pas donné la place qu'il méritait à l'inverse d'Alphonse Daudet, son contemporain. La lecture d'extraits permettra au lecteur de s'immerger dans son œuvre et de l'ancrer sur une réalité intangible ; celle des paysages provençaux insolites, contrastés baignés de la lumière du sud et bousculés par la violence des éléments et des vents desséchant la précieuse terre.

Si bien des transformations notamment techniques se sont produites depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, les paysages, les lavines, les collines et les torrents n'ont guère changé. Aujourd'hui encore subsistent de vastes espaces préservés qui conservent leur vocation agricole ancestrale. Ces décors que nous avons sous les yeux ont été décrits de manière très précise par Paul Arène.

La nature est l'une des sources d'inspiration les plus fécondes du poète qui écrit dans *le champ du fou* : **En vérité, je vous le dis, il n'est de sûr que la nature** ». Le jeune Paul Arène est profondément marqué par sa terre natale qui se montre tout à tour généreuse et cruelle. En professionnel de l'école buissonnière, il préfère lire les auteurs de l'antiquité tels Virgile et Horace dans le réel de la campagne plutôt que sur les bancs du collège. Au cours de ses **grandes tournées buissonnières**, il a toute l'opportunité d'observer, de plus près, toute la richesse végétale et animale de sa terre. Stimulé par son imagination débordante, cet amour de la création est magnifié par la vision de l'enfance.

Au cours de ses pérégrinations, au sein de cette nature opulente, il réalise de fabuleuses découvertes. Les airs sont peuplés d'oiseaux et les eaux regorgent de poissons. Sur ce territoire vivent des gens simples attachés à leur terroir, rompus à la tâche et respectueux de la nature.

La lecture des contes offre des histoires à la fois dépayssantes et actuelles mais elle ouvre également sur une leçon de choses dont l'application permet d'accéder aux vraies valeurs de la vie, dans notre monde en équilibre fragile fortement menacé par nos modes de vie déraisonnables.

Jean Marie
Krocze

Président de l'association ESPPAS
"Espace Pédagogique et Patrimonial"
François Richaudeau de Sisteron
membre des "Amis de Paul Arène"



MISE NANOUN A CANTEPERDRIX

Je vis ici dans le plus original pays du monde : la Provence y finit, le Dauphiné commence. Une montagne mince, posée en rempart, fait frontière ; et la Durance aux eaux furieuses a creusé au travers un passage dont les hommes ont profité pour bâtir une ville, un pont, et un petit faubourg. »

Après avoir vécu en rêve, Misé Nanoun est morte sans rien soupçonner des réalités de ce monde.

Elle dort maintenant sous les glacis de la citadelle, dans un petit cimetière taillé en pleine montagne, qu'embaument les buis amers, les œillets sauvages et les lavandes.

Misé Manoun...



L'ÉCRITURE INTERDITE

Que me voulait Misé Nanoun ?

- Veux tu, petit, m'écrire une lettre ?
- Une lettre Misé Nanoun ?
- Oui une lettre pour un de mes arrière-neveux qui est parti marin dans de lointains pays.
- Seriez-vous devenue aveugle, Misé Nanoun ?
- Aveugle ? Non, bien au contraire, j'ai les yeux fins comme des aiguilles. On sait lire, petit, seulement on ne sait pas écrire ; de mon temps, le proverbe disait qu'une honnête fille doit savoir lire ses heures, mais c'est tout. Ecrire doit lui être interdit :
fille qui écrit, fille perdue !

Misé Nanoun



LE BASTIDON DES OULETTES

Et nous voilà partis, mon père portant le carnier, moi les clefs qui balançaient sonnantes et lourdes, pour notre vigne des oulettes où se trouvaient et se trouvent encore, un peu perdus entre les souches, une fontaine de belle eau claire et un bastidon sous un figuier.

Au milieu des végétations de hasard, rosiers redevenus buissons, tapis de pervenches rampantes, inextricablement enchevêtrées, vit, en effet, dans ce coin paradisiaque et béni, toute une population de mystérieuses bestioles ; et, sans compter les salamandres, c'est tantôt collée à l'écorce, une rainette dont la teinte verte se confond avec les feuilles luisantes du figuier, un grand lézard vêtu de perles, buvant le soleil sur le plat d'une muraillette, une couleuvre qui glisse et passe, mi-dressée et portant à la gueule un poisson volé au vivier.

La bonne après-midi que je passais là, et comme je remerciais la source d'avoir su tarir si à propos.

Son bruit, s'il faut tout dire, me manquait : bruit d'eau tintante tombant de haut, par le long canon engorgé de tufs, en dentelle et de mousse, dans la vasque sonore du bassin ; mais je n'en percevais que mieux, avec ses infinis détails, ses insaisissables nuances, la chanson, que comme à mi-voix la jeunesse du printemps soupire.

Plus tard viendra le grand murmure des blés froissés et le vacarme des cigales.

Aujourd'hui, c'est une discrète et vague harmonie : chuchotement des feuilles nouvelles au vent, bourdonnement confus d'abeilles, montant en gammes assoupies des corolles et des calices ; musique enivrante et féérique qui semble aussi être un parfum.

Extrait du conte "La veine d'argile"



EN COMMUNAUTÉ AVEC LA NATURE

Quelques oliviers, un carré de blé, un cordon de vigne assuraient amplement la subsistance du propriétaire. Mais sur ce sol montueux, tout hérissé d'énormes pierres qu'il aurait fallu attaquer à la mine, bien des coins demeuraient incultes. Le bonhomme les mettait à profit pour y planter toutes sortes de fleurs curieuses et rares qu'il allait chercher dans la montagne ; seulement, n'étant pas ingrat, et voulant rendre à la montagne un peu de ce qu'il lui prenait, il y semait des fleurs de jardin aux endroits les plus solitaires, ou bien greffait sur des sauvageons les meilleures qualités de fruits, heureux par avance de l'étonnement des botanistes et des surprises gastronomiques que sa bienfaisante supercherie préparait aux pâtres et aux coureurs des bois.

Le père Noé aimait les petits et nous tolérait volontiers. Par exemple chez lui défense absolue de toucher aux nids et de faire du mal à qui que ce fût. Le père Noé se montrait sur ce point méticuleux comme un bouddhiste. Aussi son clos nous faisait-il l'effet dans nos imaginations enfantines, d'un second paradis terrestre où vivaient heureuses en semi liberté toutes les bestioles de la création. Sans compter les oiseaux bruyants et innombrables, de superbes lézards verts, le dos chatoyant et grenu comme une bourse brodée de perles se chauffaient au soleil un peu partout le long des muraillettes de pierre sèche étagées en terrasse pour empêcher la bonne terre de glisser. Des lapins ignorant le coup de fusil venaient effrontément galoper et cabrioler à la barbe de leur protecteur ; et dans les crépuscules d'automne, de gros insectes à la silhouette fantastique passaient d'un vol vibrant et lourd sur les nuages pourpres du couchant.

Extrait du conte "Le champ du fou"



LA SOURCE PERDUE

– Vous avez donc trouvé la source ?

– Tout à l’heure, par un miracle. Ah ! je savais bien qu’elle y était, et que le Gros-Major n’avait pas construit pour rien ce grand réservoir que les maigres larmes de ma fontaine ne rempliraient pas en un an... L’avais-je assez cherchée, un peu partout, la source perdue ? et s’était-on assez gaussé de moi quand je faisais tourner la baguette !... Je la tiens maintenant, regardez plutôt. »

Il me montrait, en effet, à côté d’un peuplier renversé, racines en l’air, un trou profond d’où sortait une eau bouillonnante.

« Ça ferait tourner un moulin !... Mais vous figurez-vous ma surprise quand, le peuplier tombant, j’ai vu entre deux grosses pierres, à la place où étaient les racines, tant de belle eau claire jaillir. »

Des larmes plein ses yeux plissés, avec cette adoration de l’eau que nos paysans du Midi semblent avoir héritée des Maures, il s’agenouillait et puisait à la source dans le creux de ses mains dures et rouges, d’où s’écoulaient des fils d’argent comme d’une poterie fêlée.

Extrait du conte “Un homme heureux”



LE MYSTÈRE DE L'AMOUR

J'arrivais alors sur mes huit ans et j'avais une camarade de mon âge que j'aimais d'une affection enfantine. Des cheveux d'or, des yeux bleu clair, genre de beauté rare chez nous où les filles brûlées et brunes ont longtemps l'air de garçonnets. On l'appelait indifféremment Ninette, Nine ou bien Domnine du nom de son patron Domnin qui est un grand saint dans le pays. Quand, galopinant dans les bas quartiers, après la classe, nous passions sous la voûte sombre où débouche un antique égout, et que la bande prenait sa course en criant : « Homme à la

barrette rouge, attrape le dernier ! » je prenais la main de Domnine, et, pour la faire mieux courir, je restais souvent le dernier, bien que j'eusse grand-peur de la Barrette rouge. L'été, on nous laissait aller ensemble hors des remparts de la ville jusqu'à la lisière des champs, ce qui nous semblait être très loin... L'hiver, il m'arrivait de lui donner une aile de raisin pendu, des sorbes mûries sur la paille, et même de mon sucre pour mettre dans son pain de noix. Un jour Domnine ne vint plus chanter dans nos rondes les chansons qu'elle chantait si bien. Mon amie Domnine était au lit. Un matin, assis sur le banc de pierre de sa porte, je vis le médecin descendre et je l'entendis qui disait : « C'est fini, la petite ne passera pas la nuit. »

Extrait du conte "La mort des cigales"



LE SIGNAL DES GRANDES TOURNÉES BUISSONNIÈRES

Sidoine Eucher resta mon ami de tous les instants, mon compagnon de toutes les heures, à l'âge béni où la découverte d'un nid de rossignols dans une haie, d'une couvée de huppés ou de piverts au creux moussu d'un vieux tronc, était pour nous la cause d'émotions délicieuses et naïves dont la vie depuis ne devait plus nous rendre la pénétrante douceur.

Peu amateur des jeux violents, perte de nos

fonds de culotte, ni des batailles à la suite desquelles vainqueurs et vaincus rentrent au logis, l'œil meurtri d'un coup de poing, le front fêlé d'un caillou de fronde, Sidoine se tenait généralement à l'abri de ces turbulences.

En revanche, il n'avait pas dans la bande son pareil pour les courses au fond des bois, les escalades dans les rocs et les traversées de rivière. Il montrait, à ces occasions, une promptitude à tracer un plan, une hardiesse à prendre un parti qui le faisaient si mignon qu'il fût et malgré ses airs de jeune fille, respecter de tous comme un chef. Et, quoique bon écolier, raflant sans peine les trois quarts des prix, c'était toujours lui qui, lorsque la saison devenait tentante que les gazons reverdissaient et que les oiseaux, par mille cris, semblaient nous appeler de loin, donnait tranquillement le signal des grandes tournées buissonnières.

Extrait du conte "Le dernier repas de Sidoine"



LES RASES ÉTENDUES DE LAVANDE

Deux petites lieues en montée – et l’on sait combien ces petites lieues s’allongent une fois parti ! – il y avait là certes de quoi faire réfléchir un parisien. Mais on se souvient d’avoir été montagnard, et quelle belle occasion de renouveler connaissance avec la montagne, à travers les mille changements qui, des oliviers dont le feuillage déjà s’argente, et des amandiers prématurément fleuris, vous conduisent, par d’imperceptibles transitions, aux pentes ombragées de frênes, aux fourrés de grand buis glacés, aux rases étendues de lavande et aux sommets que seule égaie la verdure immobile des genévriers.

Le lit d’un torrent sert d’abord de chemin ; puis c’est un chemin pierreux, fort semblable au lit du torrent, un chemin qui n’en finit pas de se tordre aux flancs de la côte abrupte où s’effrite sous le soleil le schiste des lavines ordinairement bleues, mais mouillées et noires d’un beau noir de velours, rayé ça et là par le luisant ruban de sources subtilement jaillies.

Au milieu le mas des Truphème bizarre bâtit en cailloux roulés, sans crépi, avec un cordon de grès rouge dessinant l’angle des murs, le cadre des étroites fenêtres, et l’arc surbaissé de la porte.

Extrait du conte “Le pot de miel”



DANS L'OMBRE DU CERISIER

C'était, dans l'ombre du cerisier, dont les cerises reluisaient, comme mouillées, au clair de lune, deux amoureux qui s'embrassaient. Et doucement à pas légers, la main de Thésie serrait plus fort, doucement nous nous en allâmes, avec l'idée vague et flottante, et bleue ainsi qu'un clair de lune, de ce que pouvait être l'amour.

Extrait du conte "Les Agrippe-Rossignols"



« Heureux comme un lézard, je n'ennivrais de soleil, humant avec délices et je ne sais quels frissons d'amour, tous les parfums de la terre chauffée »



Bibliographie de référence et titres des extraits.

*Contes et histoires de Provence. (Texte intégral + Les clefs de l'oeuvre. Pocket 2000)

Misé Nanoun.

Misé Nanoun à Canteperdrix (p.4)

L'écriture interdite (p.5)

La veine d'argile.

Le bastidon des Oulettes (p.6)

Le dernier repas de Sidoine.

Le signal des grandes tournées buissonnières (p.14)

Le pot de miel.

Les rases étendues de lavandes (p.16)

Les agrippe-rossignols.

Dans l'ombre du cerisier (p.18)

*Contes de Paris et de Provence (Marcel Petit.C.P.M. 1992)

Le champs du fou.

En communauté avec la nature (p.8)

Un homme heureux.

La source perdue (p.10)

La mort des cigales.

Le mystère de l'amour (p.12)

*Paul Arene. Contes de Provence. PDF. (Sources : Au bon soleil Paris. G. Charpentier éd. 1881)

*Paul Arene. Contes de Provence. (Paris : A. Lemerre. 1920)

<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Arene>

*Paul Arene : Contes.

(Illustrations:Jeanine Roman.Ed. de Haute Provence. 1996)

*Quatre contes de Paul Arene

(Préface: Pierre Colomb. Ed. Florilège 1996).

Ce recueil est illustré par Svitlana Rasymiene qui vit à Sisteron. Peintre d'origine ukrainienne, elle restitue, à merveille, par ses aquarelles, la poésie des lieux encore préservés tels que Paul Arène les a connus et décrits dans ses récits. Cette grande sensibilité de l'aquarelliste s'accorde avec la tonalité générale des contes.

Extraits de nouvelles de Paul Arène

Présentation : Jean Marie Kroczek

Illustrations : Svitlana Rasymiene

Mise en page : Alain Le Métayer

Graphiste : Bruno Bertolina

Service culturel D.L.V.A.



